

Entretien Jean-Marc Demay et Véronique Thuillier, Valérie Séverac, interrogés par Artelinea (Maurin et La Spesa), à l'occasion de la clôture de leur résidence au Living room à Montpellier.

La Spesa :

Jean-Marc Demay, JMD, est-ce que tu ne nous couves pas un « devenir chinois » avec tes propositions à l'efficacité non tonitruantes produisant malgré cela un effet intense¹ ?

JMD : Je trouve que rien que dans le "JMD", et la manière de le prononcer il y a quelque chose d'oriental !

Sinon, vu mes faibles connaissances sur la Chine actuelle, je préfère voir dans « le chinois », le célèbre ustensile culinaire permettant de réaliser le célèbre plat nîmois "La marmite du pêcheur" que je ne sais toujours pas faire, je crois que j'ai plus un devenir ustensile culinaire.

La Spesa : Déjà avec les séquences vidéo de « Quand les arbres auront des dents » on te voyait secouer des arbres anonymes qui ne t'avaient rien fait... Ça me fait penser à l'article de Julie Pellegrin « Recoloniser l'espace public... »² dans lequel était cité Jonathan Swift : « L'objet que je me suis principalement assigné est de tourmenter le monde plutôt que de le divertir » !

JMD : J'aime beaucoup cette citation, j'aime beaucoup aussi Julie Pellegrin, par contre je ne connais toujours pas Jonathan Swift, mais ça doit être quelqu'un de bien pour apparaître dans un Hors série d'Art Press. J'aime beaucoup les exergues, ces courtes citations mises au début des chapitres. Je passerai mon temps à ne lire que ça. Je trouve que c'est encore plus fort quand ça devient un détournement: c'est à dire que la citation est décalée. Par exemple dans un texte sur l'inframince, on pourrait citer... l'inventeur des trois points de suspension ?!

Valérie Severac : Moi, je lis *Quand les arbres auront des dents*³ comme une action d'inspiration « Fluxus » : simple, décontracté et efficace!

La Spesa : On peut soupçonner que c'est dans le déplacement, la déambulation, d'un marcheur, d'un piéton, que tu as développé dans des territoires urbains des dérives, des flâneries, des perspectives à partir desquelles tu « croques » des instants, utilisant caméra ou crayon, du reste.

Il y a une famille d'artistes pour laquelle marcher est un moyen artistique, politique, d'interroger le monde tel qu'il va, de s'y insérer, de le transformer partir d'actes, de gestes frappants. « Les marcheurs actuels ne sont donc pas sans histoire. Ils transforment cet héritage pour l'amener ailleurs, c'est-à-dire vers des pratiques plus largement liées à la mégapole contemporaine, à sa vitesse d'accélération et de circulation. Ainsi l'histoire de la mobilité dans l'art passe-t-elle de l'illustration allégorique du mouvement à son utilisation directe comme outil d'expérience, de mise à l'épreuve du réel, d'expérimentation du réel.»⁴

JMD : Finalement, je crois que je suis un mauvais marcheur. " Je piétine", "je fais un détour", "je tourne en rond", "j'attends un peu" me conviennent mieux que "je marche", j'ai même une formule: "artistiquement, je patine". La marche me permet de fuir clandestinement. De temps en temps cette fuite prend la forme d'une idée, de temps en temps cette idée prend la forme d'une pièce.

Marcher n'est pas pour moi un moyen artistique mais plutôt un mouvement dont je ne peux pas encore me passer et un moyen de vérifier que les choses existent.

Valérie S : Je suis assez d'accord avec ce que vient de dire JMD précédemment. Je crois qu'il est davantage un contemplateur qu'un arpenteur. Marcher n'est pas le point de départ intentionnel de son travail. Par contre, l'imaginaire urbain, celui de l'espace public, sont des sources d'inspiration pour des prises de notes, des dessins réalisés en atelier. Les prises de vue, les images filmées, les actions viennent dans un second temps.

La Spesa : Cette résidence proposée par Valérie Severac au Living Room vous a-t-elle permis d'expérimenter un travail à l'extérieur entre des performances discrètes et l'imperceptible dont parle T.Davila dans sa dernière thèse « De l'inframince, Brève histoire de l'imperceptible... »⁵ ?

JMD : Par rapport à l'idée d' "inframince", d'une pratique qui s'insère de manière subliminale dans le quotidien, Valérie a montré une ouverture vers cette dimension du travail. Quand elle nous a proposé cette résidence au Living-room, nous avons voulu explorer différentes pistes, différentes idées en réserve. Dans plusieurs projets antérieurs, je me suis souvent senti au bord de la performance.

1 François Jullien « Traité de l'efficacité » Éditeur : LGF, Paris _ Collection : Le Livre de poche4292Biblio essais

2 Julie Pellegrin « Recoloniser l'espace public. Action directe & délinquances » ArtPress- n°hors-série sur la performance - 2008

3 <http://artelinea.wordpress.com/2008/11/09/jean-marc-demay/>

4 Thierry Davila « Le déplacement un outil artistique spéculatif » http://www.synesthesie.com/mobilites/popup/davila_texte.html

5 Thierry Davila « De l'inframince , Brève histoire de l'imperceptible de Marcel Duchamp » _Paru en 09/2010 - Ed Du Regard Eds

Pour nous l'enjeu était de nous *jeter dans le plat* (Véro adore les mélanges d'expressions): expérimenter tout un programme d'actions dans l'espace public et plus particulièrement sur la place publique. C'est à cet endroit que nous voulions "agir".

Nous nous sommes arrêtés tous les trois sur le terme d' "Entre positions" pour définir l'ensemble du projet. C'est un terme ambigu, qui cherche un peu sa place, dehors ou dedans, qui cherche un peu sa forme, visible ou invisible, qui cherche même la manière de s'écrire, en un mot, en deux, en mot composé, on finit par se demander s'il existe. Il correspondait bien à la dimension expérimentale qu'on voulait donner à cette résidence. C'est d'ailleurs le point fort il me semble, du Living Room et des enjeux que Valérie a su donner aux différents projets présentés en deux ans.

Valérie S : Le Living Room est né de façon très intuitive. L'idée fondatrice est de proposer un espace d'expérimentation pour les artistes, couplé avec des moments de visibilité. L'étape de la recherche est un moment qui m'intéresse particulièrement et c'est sur ce temps-là que le Living Room souhaite mettre l'accent et apporter son soutien.

En ce qui concerne les formes que peuvent prendre des résidences, tout dépend vraiment des projets, certains ont donné lieu à des expositions : par exemple pour la résidence avant vous, en juin, l'artiste a travaillé au Living Room sur une installation in-situ réalisée en fil de laine et ensuite cela a donné lieu à une exposition pendant une dizaine de jour... Idem pour Cédric Jolivet qui souhaitait construire des pièces... Donc c'est pas vraiment que se soit une volonté de ne pas faire d'expositions, c'est simplement que ça dépend de comment chacun des artistes qui ont été accueillis a décidé d'utiliser le temps son atelier-résidence : construire des pièces (ex.: Dan Mu, Cédric Jolivet), tester une pièce et profiter des temps de visibilité pour la confronter au public (Annie A., M&LS, Cie Pulx..)

La Spesa : David Bioulès avait écrit à propos de « Etats provisoires », votre exposition au PPCM en 2008 : « Mais ce monde réel et un peu magique, c'est justement la belle échelle des presque riens que donnent à voir jmdvt, histoires et espaces à la fois, qui se tiennent en un, qui se fabriquent mutuellement, mesure la plus pure d'un regard, accompagné parfois d'un son, lui-même petit extrait d'une échelle sonore sûrement plus vaste (...) »⁶ Et Rainer Maria Rilke nous dit : « Si votre quotidien vous paraît pauvre, ne l'accusez pas. Accusez-vous vous-même de ne pas être assez poète pour appeler à vous ses richesses. ».

Vous reconnaissez-vous dans cette approche du banal ?

Valérie S : Je crois qu'une majeure partie de la démarche de JMD&VT est de mettre en évidence le potentiel poétique, ludique du quotidien. En disant cela, je pense par exemple à deux séquences filmées réalisées pendant leur résidence, *Marcher 500 feuilles* et *battre la ville*. Dans les travaux antérieurs, les vidéos *Dépendances*, la vidéo *ETRE* et l'édition de sacs en papier pour *Perds passe* traduisent aussi à mon sens cette intention.

La Spesa : Dites-nous un peu en quoi votre réflexion générale sur la mise en espace des images a-t-elle avancé depuis cette exposition au PPCM en 2008 ?

Véronique T : La mise en espace des images a foncièrement évolué depuis notre exposition au PPCM en 2008. Deux ans se sont écoulés depuis, et mon implication dans notre collaboration avec Jean-Marc s'est amplifiée. Ce qui a mûri dans la réflexion, c'est que la mise en espace des images pour l'exposition au PPCM s'est traduite par une intériorisation, une espèce d'introversio des images captées lors de nos différents voyages avant que nous ayons nos deux enfants. Etrangement, ces moments de découvertes, de déplacements et d' « ethnologie » tournés vers le monde et les autres ont été montrés dans des espaces intérieurs, intimistes, confinés dans des cartons. L'abribus quant à lui, à la fois espace public et espace d'attente donc de flânerie, de conscience intérieure devenait le support de projection de vidéo de lumières colorées très proches du monde intérieur, de la rêverie, du merveilleux, des fantasmagories particulières aux aurores boréales et de la reconstitution des effets de lumière sur la nature. Le projet « entre-positions » s'est plus ouvert sur le monde extérieur dans la mesure où nous avons fait plus participer les « acteurs » du monde urbain, à leur insu.

Ce monde urbain, nous l'avons fait entrer dans l'espace d'exposition ; la rue, ses dallages, nous les avons retranscrits par des enchevêtrements de planches posées à même le sol.

Pour le PPCM, nous étions plus dans une représentation du réel, désormais pour le Living room, nous nous situons plus dans une interprétation du réel.

JMD : Effectivement, notre travail en duo a commencé au PPCM, grâce à la résidence vidéo effectuée à Artelinea, car je ne m'en sortais pas avec ces questions d'"espace d'exposition", ça n'avait plus vraiment de sens de montrer une vidéo sur un mur ou sur un moniteur. J'ai appelé Véronique à la rescousse car elle semblait plus à l'aise avec ces histoires d'occupation du réel, vous nous avez soutenus dans cette initiative. Notre travail va

toujours dans le sens de cette recherche. Pour ce projet comme pour "Entrepositions", le lieu d'exposition devient une sorte de paysage reconstitué, recomposé. Un paysage que le visiteur est amené à parcourir, à habiter. Il s'agit toujours de reconfigurer des éléments saisis à l'extérieur à l'intérieur du lieu d'exposition.

Dans les deux projets on retrouve une économie de moyens qui semble constante dans mon travail et qui prend de nouvelles formes depuis mon association avec Véronique. Utiliser des éléments bruts: il ne s'agit pas d'évacuer le réel, mais de trouver une juste distance entre une dimension poétique, voire onirique ou contemplative et un ancrage dans le réel.

Pour le Living Room, on s'est demandé quelles formes donner à des actions produites à l'extérieur. Est-ce que les filmer avait uniquement une valeur documentaire ou plutôt une valeur propre et autonome? Est-ce qu'ensuite ces traces filmées ou photographiées pouvaient s'articuler dans le lieu d'exposition et proposer une nouvelle sorte de déambulation? Nous avons essayé de réfléchir sur la visibilité à donner à ses actions, s'interroger sur le statut des images réalisées.

Le travail sur l'ensemble du sol a facilité cette articulation. C'est un sol très brut, une sorte d'étendue irrégulière, bancale, à nouveau une sorte de paysage, composé d'un ensemble de planches, de tailles et d'épaisseurs diverses, qui se chevauchent, se combinent, créant des parties moins stables, des creux, des reliefs. Il fait écho aux actions effectuées en ville dans lesquelles chaque déplacement est perturbé volontairement par un élément extérieur. Il crée le lien entre l'extérieur et l'intérieur. Dans les vidéos on voit un espace urbain très lisse, sur lequel les usagers semblent glisser, se laisser guider, dans une attitude parfois proche de l'hypnose. Dans le lieu, nous voulions quelque chose de rugueux, de légèrement impraticable, il amène chaque visiteur à faire attention où il met les pieds, à prendre conscience de l'action de marcher. Les vidéos sont également projetées au ras du sol, comme des prolongements de ce nouvel espace.

Cette volonté d'articulation fait bien sûr penser au montage. D'ailleurs le sol me fait un peu penser à ces lignes présentes sur les logiciels de montage vidéo composées de petits blocs rectangulaires qui se chevauchent, se juxtaposent, glissent les uns en dessous des autres et que tu déplaces comme un jongleur, mon cher Maurin⁷. Nous pensons de plus en plus à la possibilité de réaliser des fictions plus élaborées dans lesquelles les personnages effectueraient des actions absurdes ou auraient des modes de déplacement singulier... Les séquences vidéo montrées ici (notamment les « Dépositions ») seraient alors comme des préparatifs à la mise en scène, on y perdrait la dimension documentaire, mais la ville comme les passants composeraient un décor bien vivant.

Maurin : Pour moi, le message « cinéma » brouille les pistes. Votre travail n'est-il pas déjà assez ouvert, de l'imperceptible, de la fiction du banal, du voyage, de l'architecture urbaine...

JMD : Oui c'est vrai c'est peut être encore une autre direction, mais plusieurs choses nous y amènent. Pour moi le cadrage, la qualité des espaces filmés, ce qui se déroule à l'intérieur du cadre sont des éléments très importants. Je commence à penser à plusieurs corps et plusieurs mouvements qui pourraient cohabiter dans ce cadre. Rien n'empêche alors que différents espaces s'enchaînent. Ça se rapproche peut être plus de la chorégraphie que du cinéma. Avec Véronique, on pense aussi à des sortes d'accessoires, d'éléments de décor, qui pourraient avoir également un statut de pièce autonome, mais qui dans un film pourraient être mis en relation avec l'espace réel. Dans Etats Provisoires le travail sur le son s'est aussi affirmé. Pendant la résidence, le fait de donner un rôle à Irénée, et la caméra à Valérie sont également des choses nouvelles.

Et puis l'idée du montage peut être aussi celle de la synchronisation de plusieurs projections dans un même espace, ce qui a été amorcé pour la triple projection de "Dépendances", dans laquelle les trois films se livrent à des jeux d'écho, de résonances, de rythmes. Pas mal de choses semblent se condenser dans la forme du film ou de la fiction, sans forcément se diriger vers quelque chose de très lourd à mettre en place. Il y a une chose dont je n'ai pas encore parlé c'est ma relation très forte à l'improvisation. Si je ne me suis pas senti vraiment "dans la peau d'un performer" (ça ferait un beau titre d'album), j'ai vraiment ressenti la connivence avec ce qui se passait dans le temps de l'action, ce sont vraiment des moments privilégiés, c'est important de retrouver cette impression quand je filme ou quand je suis filmé, où il n'y a qu'à enregistrer ce qui semble mis en scène de manière naturelle sous nos yeux. Mais le long métrage ça n'est pas encore pour demain, on fera peut être un album avant ou au moins la B.O (Rires).

Valérie S : Je crois que la question du statut à donner aux traces photos ou vidéos a été le point central de la résidence, qu'elle s'est posée à chacune des ouvertures au public avec des réponses différentes, mais qu'elle n'est pas encore résolue. Il me semble que les dessins sont primordiaux et qu'ils constituent le cœur du travail. Je les vois un peu comme les « Word Event » de George Brecht ou les « Instruction » de Yoko Ono : des partitions

⁷ Maurin a assisté Demay pour les montages en résidence vidéo chez Artelinea.

pour l'éventuelle réalisation d'actions. Je crois qu'ils ont réellement été les points de départ de leur pratique de l'espace urbain. Les photos, les séquences filmées ne sont pas, selon moi, des pièces à proprement parler, ce sont davantage des documents, restituant les expériences (en tout cas dans leur état actuel). Mais peut-être que je me trompe. A ce sujet, j'ai envie de réinterroger JMD&VT sur le statut des aquarelles. Car ils le savent, je ne les ai pas entièrement compris à ce sujet.

JMD : Et bien c'est un peu tout ça, c'est ce qui crée leur ambiguïté. Le fait qu'elles soient réalisées d'après photos leur donne quand même un statut de document et en même temps comme tu le dis un écart de par le fait que ce soit une aquarelle. On a choisi cette forme car elles apportaient un autre ingrédient à l'ensemble. Elles n'existent qu'en prolongement des traces vidéo projetées. On voulait absolument reconstituer le déroulement chronologique de ces vingt abandons, et en photo ça n'avait aucun intérêt. On nous a également fait la remarque que dans l'ensemble du parcours, elles créent aussi une pause, un moment plus léger par rapport au déroulement des vidéos et à l'ambiance sonore urbaine. Ces paysages un peu kitsch, plus proches d'une forme d'imagerie renforcent aussi l'incongruité de l'objet venu s'y glisser. Finalement, ça nous plaît bien qu'elles n'aient pas tout à fait leur place ici.

Maurin : D'autre part, il y a plusieurs « familles » dans vos interventions dans la ville, certaines séquences montrent une expérimentation directe, quasiment frontale, d'une posture stable ou déambulatoire, du temps, d'un parcours ou du *résonner* (!) des éléments urbains, d'autres interventions comme les « Dépositions » sont plus de l'ordre de l'infiltration dans le paysage, avec les objets déposés...

JMD : Effectivement, plusieurs familles d'actions se sont littéralement dessinées dès la première rencontre. Nous avons privilégié les actions filmées, celles où le corps joue un énoncé. Toutes n'ont d'ailleurs pas été réalisées. Par contre elles ont toutes étaient racontées en public lors de la deuxième rencontre, le 5 novembre, par Irénée Domboué, un conteur africain qui a joué le jeu d'incarner de manière orale ces actions. Car si à la première rencontre nous avons voulu tout montrer, pour la deuxième nous voulions que rien ne soit visible, à part le sol ("parquet flottant") et la présence du conteur. L'espace était éclairé par des lampes de poche posées au sol et le son de la lecture, légèrement distordu était diffusé à l'extérieur du lieu, dans la rue par un ampli guitare pour à nouveau créer un lien avec l'extérieur. A l'intérieur Irénée lisait les textes dans cette ambiance intimiste.

Le projet des dépositions également est passé par cette forme orale avant d'être activé sur la place de la Comédie. Là, nous nous sommes engagés dans le temps. Pendant trois semaines, du 6 au 26 novembre, il s'agissait d'abandonner un élément différent sur la place de la Comédie, de faire volontairement apparaître " l'objet trouvé", d'être initiateur de ce qui d'habitude est lié au hasard, de voir comment différents éléments quelconques, à priori sans intérêt, pouvaient venir troubler l'espace ou au contraire ne pas le troubler malgré leur incongruité. Une fois engagés, nous ne pouvions plus reculer. Cette occupation de l'espace a débouché sur une documentation photo et vidéo. Les photos ont servi de base pour une série d'aquarelles qui reprend de manière chronologique tous ces dépôts.

Nous avons un peu mis de côté les projets de sculptures et d'objets greffés à l'espace public. On ne savait pas quelle visibilité, quelle forme leur donner dans l'espace du Living-room, fallait-il d'ailleurs leur donner une forme? Nous savions que le lieu serait déjà bien occupé par les vidéos. La documentation photographique ne nous convenait pas, la trace vidéo n'avait pas d'intérêt. Pour tout vous dire, l'idée était de les réaliser en miniature pour le lieu d'exposition, comme de micro- événements dans le parcours, et pris par le temps déjà de les réaliser taille réelle, nous avons préféré garder cette idée pour plus tard, une sorte de mobilier urbain sauvage. C'est un projet qui pourrait plus facilement se développer dans le cadre d'une manifestation organisée précisément dans l'espace public.

Maurin : C'est un choix : c'est peut-être cela *l'entre-position*, un défaut de position ! (Rires)

Valérie S : Peut-être ! (Rires aussi) Cette réflexion est légitime : être « entre », c'est d'une certaine façon, ne pas choisir de se positionner. Mais d'un autre côté, j'ai l'impression que *l'entre-position* ouvre aussi la possibilité d'envisager les choses et leurs contraires et éventuellement, à partir d'éléments distincts de re-crée, d'hybrider. C'est finalement tenter un mixage et proposer quelque chose d'autre. Je rêve où je suis en train de parler de cuisine ! ou peut-être suis-je en train de me mettre à faire de la rhétorique et à « révolter » Maurin ! Plus sérieusement, n'avez-vous pas la sensation que cette « entre-position » a des airs proches de ceux de la notion de « milieu » de Deleuze et Guattari ?

M&LS : Il est vrai que, dans les Dépositions, on comprend mal le fait de garder au montage le moment de l'anecdote (par ex le coup de pied dans le ballon ou les jeunes qui ramassent la ramette), car on se demande si vous poursuivez la réaction du passant (figurant à son insu), ou sa non réaction (l'indifférence totale aux escabeaux par ex), ou alors l'éventail entre les 2 ? On parle de hasard (même de petit miracle) dans la vidéo sapin-de-noël-et-défilé-des-anciens-combattants ; le hasard de la commémoration + la fête de Noël = cela prend

beaucoup trop de sens et même détourne la prise de position artistique énoncée...Qu'en pensez-vous ? Cela ne repose-t-il pas la question de la radicalité du travail ? Choisir c'est renoncer ?!

JMD : Il ne s'agit pas de poursuivre une réaction quelconque, juste de déposer quotidiennement un ou plusieurs éléments, de les livrer au hasard, de les insérer dans le cours des choses en sachant qu'au moment où ils sont déposés ce qui va se passer nous échappe. Je reprends une phrase de la philosophe Christiane Vollaire qui avait réagi à propos du projet "Perds et Passe": "Un jeu qui échappe autant à celui qui le propose qu'à ceux qui le jouent", et en cela elle évoquait l'idée de clandestinité. C'est peut être là que se joue la question de la radicalité, même si au final cette clandestinité est rendue visible.

La caméra a pour unique fonction d'enregistrer les premières minutes de ce qui nous échappe. Ce projet obéit à une sorte de protocole. Ce qui se passe selon le moment et l'élément déposé peut avoir plus ou moins d'intérêt, du fiasco total au heureux hasard. Il fallait rendre compte de ces deux côtés du projet et pour nous il n'y avait pas à choisir. Si toutes les dépositions avaient été filmées, je pense qu'on aurait montré l'ensemble, sous une autre forme peut être pour permettre au visiteur de faire sa sélection. //C'est vrai que certains moments comme celui du sapin fonctionnent de manière autonome et mériteraient d'être développés pour d'autres projets.

D'autres pièces présentées le soir du finissage sont plus directes et peut être plus radicales, mais n'oublions pas que c'est une restitution de résidence et non une exposition, *Valérie y tient beaucoup*. Dans une exposition on recherche plus une forme d'horizontalité, de "cohérence de l'ensemble" à tout prix, dans ce contexte c'était l'occasion de montrer différentes pistes de travail. Nous n'avons pas pensé les pièces produites pendant la résidence pour qu'elles fonctionnent forcément ensemble. Et personnellement, la radicalité je l'ai plus ressentie dans le fait de m'engager physiquement dans les actions en ville, en devenant une sorte d'étrangeté ou en l'insérant.

Véronique T : Bien sûr que l'indifférence des gens sur la place publique m'a interpellée et profondément marquée. Mais je vous avouerai franchement qu'elle m'a donnée une force que je n'aurai pas soupçonné, moi qui suis d'un tempérament plutôt réservé. Ce "jeu" de rôle m'a beaucoup amusé même si nos interventions étaient discrètes. Je me suis vraiment rendue compte que le bouleversement du cours des choses aussi infime soit-il, provoquait chez les personnes un sentiment de gêne, d'insécurité au sens où cette confrontation à des événements incongrus semblait menacer leurs habitudes.

Les objets suscitaient la curiosité des enfants qui étaient les seuls à s'amuser et à appréhender ces objets dotés de "magie". Mais aussitôt, les parents étaient là pour mettre un frein à leur déviance. Tout cela me paraissait effrayant.

La Spesa : La question se pose encore pour les objets « fait maison » comme au PPCM l'abribus « Hors champ » apparemment des mains plus particulièrement de Véronique. Pour cette résidence, il y a le vélo et sa selle installée à une hauteur de 3 m je crois ? et aussi le carton avec œillet géant et son antivol... que la même Véronique promène comme un sac à dos ? Comment utilisez-vous ces objets-sculptures ? N'est-ce pas eux qui auraient pu être installés sur la place publique et peut-être suscité plus de curiosité de la part des passants ? Et Véronique, es-tu toujours plus dans ce « faire » ?

Véronique T : La collaboration avec Jean-Marc s'est faite de cette manière au début: Jean-Marc se revendiquait vidéaste et photographe et moi sculpteur. Désormais, les choses tentent d'évoluer.

Nous arrivons de plus en plus à associer nos idées, nous travaillons moins dans la complémentarité que dans la superposition de nos savoirs faire. Pour le Living Room, c'était l'occasion de récapituler où nous en étions. Les idées sont d'abord parties dans tous les sens et puis petit à petit, nous nous sommes concentrés davantage sur les performances mettant radicalement de côté les sculptures. Il était important pour nous de nous focaliser sur un seul domaine, la performance. Ce fut délicat de réfléchir ensuite sur leur restitution: comment était-il préférable de les montrer, en photo, en vidéo, en affiche, en dessin ou en aquarelle. Cette dernière possibilité nous a beaucoup plu.

Les objets-sculptures ont disparu car le temps de réalisation était trop court. Mais l'expérience du Living Room a fait mûrir ce projet qui sera reconduit lors de la résidence de céramique.

La Spesa :

J'ai été touchée par la vidéo « Les escabeaux », un peu révoltée aussi. Je me suis interrogée sur ta posture toute sage, droit et les mains croisées dans le dos, comme un écolier d'antan qu'on aurait mis « au coin », mais en supplément punitif, au milieu de la place publique, pour que tout le monde te voit ! Déjà ça !... mais le pire reste à venir : en fait, personne ne te voit (ou presque) !! C'en est choquant.

Cerise sur le gâteau (amer), l'autre escabeau, à côté reste vide, comme pour signaler l'absence de toute solidarité, celle de tout frère d'armes, de toute âme sœur qui même restant au sol pourrait dire « Ne vois-tu rien venir ? »

Je rêve de m'être trouvée là un jour de mauvaise humeur, et constatant ce désastre, avoir mis mes nerfs au service d'une belle crise d'hystérie, grimpée moi aussi sur la dernière marche de l'escabeau... avant de me payer un fou rire colossal devant la mine interdite que tu n'aurais pas manqué d'avoir, cher Jean-Marc !

JMD : Et oui, comme tu le dis, mais on ne croise pas une La Spesa sur la place publique tous les jours, qui plus est, de mauvaise humeur! Mais je me demande si au final ça n'était pas un peu prévu que personne ne grimpe à mes côtés. C'est une sorte de couloir entre les rues piétonnes et le centre commercial, les passants sont tout à leurs affaires et dans un couloir on est pas là pour rigoler! Et la disposition des escabeaux y fait beaucoup, on a changé au dernier moment, au début ils devaient être face à face, et placés dans l'axe du flux je suis sûr que quelqu'un serait monté. La vidéo joue plus avec le spectateur de l'exposition que le passant. Elle nous renvoie peut être plus à notre propre incapacité à (ré)-agir.

Maurin : Il est vrai que comme La Spesa, je trouve qu'il transpire des séquences vidéo, on peut quand même le dire, une telle indifférence de la population pour ces événements, même discrets, que pour les escabeaux, on va jusqu'à imaginer une exécution de l'artiste sur la place publique, une exécution par l'indifférence, ce qui n'est pas fait pour nous rassurer !

...et toi Véronique, quel genre de souvenir, sincèrement, garderas-tu de cette aventure au Living room ? As-tu le sentiment d'avoir une pensée plus claire qu'avant ? ou es-tu pleine de doutes sur vos associations d'idées ? (l'arrosoir//la fontaine transportable, le déambulateur//la déambulation, la sciure//l'arbre voisin ?)

Véronique T : Je suis assez satisfaite de ce qui a résulté de cette résidence. Trois mois de travail entrecoupé de visites de l'atelier fut une expérience à la fois stimulante et éprouvante. Eprouvante parce que les échéances étaient courtes et qu'il nous fallait produire des choses en un temps record. Mais je ne pensais pas que nous arriverions à concrétiser nos idées de cette manière. Finalement, c'est Jean-Marc qui était déçu de ne pas montrer de sculptures mais elles n'y avaient pas leur place dans le lieu exigu du Living Room. Le plus surprenant dans cette aventure, c'est que nous étions enchantés de pouvoir enfin travailler dans un atelier. Quand Valérie nous a fait cette proposition, nous étions à la recherche d'un lieu de production, et puis étrangement, nous n'avons quasiment pas occupé les lieux autrement que pour présenter les projets lors des visites. Tout se passait en extérieur, dans l'espace urbain ou avec Artelinea pour le montage des vidéos. Du coup, nous avons cessé de rechercher un atelier.//Pour ce qui est des pensées et des associations d'idées, je m'implique davantage que lors de notre première collaboration avec Jean-Marc. Nos échanges d'idées sont plus constructives. Malgré tout, j'ai toujours le sentiment de me situer dans l'infrance de la pensée mais sans laquelle Jean-Marc n'aboutirait pas à la concrétisation de ses propres pensées. Je dis cela sans présomption, c'est exactement comme dans la construction d'un lego, chaque pièce conditionne une autre pièce. Je dirais que sans moi, Jean-Marc n'aurait pas eu l'audace des performances et sans lui, je n'aurais pas atteint l'envergure des vidéos.///Mes doutes ont laissé place à de plus grandes prises de risque, même si le travail ensemble n'en est qu'à ses prémises. Cela nous laisse de beaux lendemains.

La Spesa : Je cherchais une conclusion qui parlerait de l'urbain et de la question de l'écoute et de l'ouverture auditive et visuelle (perceptive donc) au contexte et aux conditions de saisie de ce qui n'est pas annoncé, cadré, délimité, traduit, habituel, etc. de la part des publics, ou des passants, nous compris !

Merci donc à Valérie, qui m'a transmis cette citation, issue de *Marcher, Créer, Déplacements, flâneries, dérives dans l'art du XXe siècle*, de Thierry DAVILA (Editions du Regard, 2002, p. 73-74) à propos de l'œuvre « Home Run on 54th st. at MoMA », de G. Orozco (illustration représentant des oranges installées sur des verres, derrière la verrière de particuliers) :

« Cette sculpture si ténue et si active, si discrète et pourtant si vive, conjugue remarquablement attention et mouvement, perception et dérive : seul celui ou celle qui marche dans la rue ou dans le musée en étant suffisamment observateur peut discerner cette construction volontairement installée comme un signal ou comme un appel, destinée à atteindre le regardeur dans son déplacement et peut-être même à l'arrêter dans sa marche tel un *punctum*. Elle est un agencement privé, ouvert sur l'espace public, dont la perception, l'identification relève d'un acte individuel, un édifice humble, voire dérisoire, accompli par un geste banal, qui n'impose pas au regard, ni à la réalité, quelque volonté artistique que ce soit – aucun lieu institutionnel ou alternatif n'accueille cette œuvre pour la signaler au regard comme devant être de l'art, de même qu'Orozco n'a demandé aux habitants du lieu d'être des artistes – mais qui se contente d'être là, de faire acte de présence et d'attendre, du haut de sa discrétion, que le piéton témoigne de son existence. Une sculpture éphémère *de et pour* passant. Cette insertion dans le réel, qui n'est pas une imposition – distinction à laquelle tient beaucoup – et qui s'oppose à toute idée de monumentalité, reçoit sa force de sa discrétion même, de sa légèreté. Elle implique que le spectateur soit avant tout un individu de passage, un être mobile. Et que, pour lui, quelque chose ait été réalisé dans l'espace qui ait pris la forme d'une activation de cet espace même, que l'espace ait été travaillé par un

dispositif discret qui rende vif, aigu, et dont il revient au marcheur de relever l'efficacité. [...] Activer une relation et cela en opposition au spectacle : la sculpture travaille dans cette discrétion. [...] il y a la volonté d'aller en deçà du spectacle et de ne pas assaillir la vision pour prendre le regard et le mouvement à l'improviste ; c'est-à-dire à leur point d'émergence, dans leur état de disponibilité maximum, dans leur moment de suspension qui est aussi celui de leur plus grande densité et de leur plus grande fraîcheur. »

Valérie S : Je reconnais que cela est très utopique ! En tout cas, cette question du dosage de la visibilité est quelque chose qui m'interroge et qui a motivé mon envie d'inviter Jean-Marc Demay et Véronique Thuillier au Living Room en cette fin d'année 2010.

Plus de renseignements sur la résidence :

<http://livingroomart.wordpress.com/activites/jmdemay-vthuillier/>

ARTELINEA art contemporain

Siège social : 11 place du Jeu de Paume // 30111 Congénies
<http://artelineha.wordpress.com> - Tél. 04 66 80 23 95 // 06 74 95 45 91

Avec le concours de la préfecture de région du Languedoc-Roussillon – Direction régionale des affaires culturelles, du Conseil régional du Languedoc- Roussillon et du Conseil général du Gard.